

Stentor intellectuel

Les chiens ont soif : critiques et propositions libertaires, de Normand Baillargeon

Célébration du génie colérique : tombeau de Pierre Bourdieu, de Michel Onfray, Galilée, 105 p.

Jean-Philippe A. Beaudin

Number 192, September–October 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18329ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudin, J.-P. A. (2003). Stentor intellectuel / *Les chiens ont soif : critiques et propositions libertaires*, de Normand Baillargeon / *Célébration du génie colérique : tombeau de Pierre Bourdieu*, de Michel Onfray, Galilée, 105 p. *Spirale*, (192), 45–46.

STENTOR INTELLECTUEL

grâce au sentiment d'appartenir à une communauté transnationale. Dans *Babel and Pentecost*, les différents articles mettent l'accent sur la manière dont le pentecôtisme est l'occasion pour le nouveau converti, en se libérant du joug de sa famille, de sa ville ou de sa nation, de se placer à un niveau universel et plus précisément transnational. Ainsi, en Afrique, la désintégration politique et économique permet au mouvement pentecôtiste de paraître comme le seul espace d'ouverture au monde, le seul espace possible où pourra se réaliser à tous les niveaux (social, culturel, etc.) la nécessaire recombinaison. Bien entendu, cette ouverture au monde, cette transnationalisation du pentecôtisme est « tributaire d'une structure en réseau mise en place par les grands noms du télévangélisme international, à commencer par Billy Graham qui poussera en 1982 les Églises évangéliques à sortir de leur quietisme et de s'impliquer dans le « monde » ». Cependant, si le pentecôtisme parvient mieux que les autres sectes religieuses à tenir parole — et cela dans un contexte où la participation de la plupart des individus à l'économie mondiale est souvent réduite au lèche-vitrines — c'est parce que le récit pentecôtiste, tout en adoptant un style presque identique « de témoignages, de récits de miracles, de prières » qui permet une transformation radicale de soi, emprunte aussi une machine narrative assez vague et souple pour offrir la même ouverture sur le monde que promet la mondialisation. Selon les mots d'André Droogers dans son article « Globalization and Pentecostal Success », les nouveaux pentecôtistes ou les pentecôtistes transnationaux sont des entrepreneurs chrétiens qui vendent avec succès un nouveau système de croyance internationale. Cela ne veut pas dire que le pentecôtisme décrit dans ces textes est une solution « made-in-America » mais bien « une somme de liens faiblement centralisés mais au demeurant largement fonctionnels dans la diffusion de valeurs et de pratiques » avec un réseau de diffusion qui remet radicalement en question « la logique hiérarchique, verticale et organisationnelle de l'institution ». Les gains du converti au niveau psychologique, spirituel et matériel sont affirmés à travers l'identité du soldat prêt à s'engager dans une guerre mondiale pour libérer les forces du bien. Le pentecôtisme est un puissant mouvement qui continue à évoluer et à croître car il commence tout juste à exploiter une énorme machine potentielle de changements sociaux et mondiaux.

AGNÈS CONACHER

LES CHIENS ONT SOIF : CRITIQUES ET PROPOSITIONS LIBERTAIRES de Normand Baillargeon

Comeau & Nadeau et Agone, 180 p.

CÉLÉBRATION DU GÉNIE COLÉRIQUE : TOMBEAU DE PIERRE BOURDIEU de Michel Onfray

Galilée, 105 p.

ON PENSE SOUVENT que la neutralité est aux sciences humaines ce que l'objectivité est aux sciences naturelles, si bien qu'on en fait un signe de validité théorique. Une telle situation est propre à alimenter la crise des sciences humaines comme le décriait déjà Husserl dans les années 1930. Or, ce qui ne semble qu'un simple problème épistémologique s'avère surtout être un problème moral : à travers les sciences humaines, que doit chercher à faire le savant ? Alors que la réponse est simple pour le scientifique de la nature — comprendre un phénomène pour tenter de le contrôler —, la situation des sciences sociales est délicate à cause de l'illusion de validité ; elle est pourtant identique : comprendre le phénomène pour le changer. C'est ce qu'ont fait Bourdieu et Baillargeon.

« J'ai d'abord la conviction que le monde dans lequel je vis est intolérable, notamment parce qu'il est oppressif pour une majorité de mes semblables. » C'est le cri que lance Normand Baillargeon dans son « Invitation à la trahison », premier texte des *Chiens ont soif*. Car il s'agit d'un cri poussé par tant d'intellectuels : « le monde est intolérable, changeons-le ! » Loin de la neutralité assertorique, le constat est déjà performatif. Onfray, dans son apologie de Bourdieu, *Célébration du génie colérique*, approuverait. Baillargeon, professeur, militant, anarchiste, reprend des textes journalistiques parus dans quelques journaux (*Espace de parole, Le Couac, Le Taon dans la cité, Agone*). Onfray fait une apologie de Pierre Bourdieu, mort en 2002 ; il prend la défense du sociologue en s'attaquant à ses rivaux. Les deux auteurs, philosophes, ont pris parti, celui des intellectuels engagés.

Déjà guerrier

Baillargeon reproche à trop d'intellectuels de se mettre au service des Maîtres : toute théorie non-émancipatrice est nuisance ; elle est déjà une arme au moment même de son énonciation. Citant en exemple Chomsky, battant de premier

ordre, Baillargeon prône un modèle d'intellectuel engagé qui met à profit ses travaux afin d'alimenter ses campagnes. Il voit l'intellectuel comme un noble guerrier.

Dans le même esprit, Onfray dira que « penser consiste à faire la guerre autrement ». Les citations mises en exergue par Onfray montrent les attaques vitrioliques envers celui qui se servait de la sociologie comme d'« un sport de combat ». La sociologie était le principal outil des actions politiques de Bourdieu. « Dans la tradition de la pensée critique, Pierre Bourdieu élabore une construction théorique destinée à produire des effets pratiques : le discours prépare l'action, le livre vise la rue, le cours, l'article, la publication aboutissent dans la vie quotidienne — enjeux redoutables. » Onfray arrive à ne pas surmagnifier le personnage aux dépens des contributions les plus émancipatrices du sociologue : les débats sur la télévision, sur l'Algérie, les prises de positions pour les marginaux et les grands mouvements syndicaux. Bourdieu, en profitant de la connaissance conceptuelle des mécanismes institutionnels et sociaux de domination, s'avère être un intellectuel accompli qui n'aura pas trahi ce qu'il devait être.

On serait alors tenté de dégager une définition assertorique de l'intellectuel. Les deux livres, en parlant de « travail de l'esprit » ou d'« universitaires », ne fournissent pas une définition suffisante : s'il ne s'agit que de manipuler l'abstraction, les hommes d'affaires sont de grands intellectuels... Dans les années soixante-dix, Sartre avait déjà théorisé de façon plus commode l'intellectuel (*Plaidoyer pour les intellectuels*, Galilard, 1972) du « technicien de savoir ». Si tous les deux sont des spécialistes du travail de l'esprit, de la science, de la représentation (ce qui inclut donc l'artiste), la distinction se fait principalement sur deux axes : l'intentionnalité du travail (émancipation vs service du puissant) et position dans le monde (rupture vs sanction de l'ordre établi). L'intellectuel est d'abord une position, un parti pris ; une définition assertorique est donc de moindre importance qu'une définition

prescriptive. C'est d'ailleurs ce que mettent en évidence Baillargeon et Onfray.

Sartre développait davantage sur la situation de rupture de l'intellectuel : il fait partie d'une institution d'élite et il a pourtant le souci des classes défavorisées qui, elles, se méfient de lui, problème ignoré par Onfray et Baillargeon. Il s'agit pourtant d'un nœud des plus importants à résoudre : il en va de l'« efficacité » mondaine de l'intellectuel. Onfray voit bien que la solution n'est pas la démagogie : « *L'alternative ne consiste pas à flatter le peuple ni à l'oublier, ni à lui dire qu'il est le meilleur, à la manière des nationalismes populistes et des fascismes de droite et de gauche, ni à faire comme s'il n'existait pas, ou si peu, à la façon des tenants de l'ordre libéral.* » De même, une élite intellectuelle menant le peuple n'étant pas souhaitable, comme le dit Baillargeon, la solution demeure donc d'être un guerrier parmi d'autres guerriers, avec la conscience de disposer d'armes redoutables. L'alternative, c'est de parler au peuple sans mépris. Reste alors la barrière du langage, principal lieu de méfiance du peuple envers l'intellectuel.

Rhétorique, la Vilaine

La question de la rhétorique en sciences humaines est un autre enjeu apparemment épistémologique. Certains en ont même fait un enjeu. Partisans de la « clarté », décryptant les textes alambiqués, les thèses « obscures » et autres « impostures ». Baillargeon, sans vraiment développer ce sujet, semble opter pour ce camp. Cependant, la clarté du vocabulaire ne résout pas le problème de la méfiance. Il est aisé d'écrire un texte en apparence clair mais mal argumenté, aux prémisses fausses et aux conclusions erronées. La question du timbre de la voix, qu'elle soit claire ou rauque, n'est pas si importante, en veut pour preuve l'œuvre de Bourdieu, dont la lecture est difficile. L'essentiel est donc l'intentionnalité du texte, son contenu, mais plus important, sa rhétorique. Cet élément sera la clé de la réception du message par les classes dominées. La rhétorique, quoiqu'on en pense, a des règles : on ne crie pas n'importe comment, en déplaise aux ayatollahs de la clarté.

D'abord, où crier. Baillargeon a choisi des médias alternatifs ; Bourdieu, les médias de masse. Deux choix discutables : dans le premier cas, c'est accepter d'avance de ne rejoindre qu'un auditoire restreint, avec l'avantage d'une plus grande réceptivité de l'auditoire et, même, d'une possibilité d'échange : c'est entretenir la résistance des plus résistants. Le choix de Bourdieu fut une confrontation : critiquer la télé [capitaliste et (néo) libérale] à la télé. Encore fallait-il savoir se faire écouter. Le choix est alors rhétorique : lancer le cri de guerre, cri qui est un

appel non pas tant à la résistance qu'au doute. La question du lieu du discours est primordiale, puisqu'elle indique à la fois le choix du champ de bataille, des armes, et surtout, l'identité de



Patrick Coutu, *Esquisse pour une sculpture finie*, 2002, styromousse, 300 cm X 100 cm X 100 cm, Galerie Glassbox, Paris, France.

l'ennemi. C'est aussi une invitation à l'alliance.

Il faudra alors développer une rhétorique du résistant. Onfray le fait en défendant Bourdieu, Baillargeon aussi. Notre Stentor, génie colérique (expression de Michelet), choisit ses mots comme une arme, une arme des plus puissantes. On a sans cesse reproché à Bourdieu de ne faire « que de la rhétorique », reproche qui, au demeurant, pourrait être fait aussi à Baillargeon et à une pléiade d'intellectuels. Ils en font, certes, mais pas une vaine rhétorique : elle est porteuse de sens et incite à la résistance.

Les opposants argueront rapidement qu'ils ne font que de la rhétorique et ce faisant, qu'ils trahissent l'idéal de neutralité des sciences humaines. La neutralité est elle-même une « thèse » des puissants : les sciences humaines appellent la prise de position. S'il est aisé de ne pas prendre parti quand on traite de l'évolution d'une cellule, on ne peut rester muet devant le phénomène de la domination de son prochain. Le rôle propre de la rhétorique est de rendre la

domination et l'exploitation inhumaines et inacceptables, donc d'appeler l'action.

Désigner nos chaînes

Si Bourdieu a su exposer les rouages des institutions et montrer que leur mécanique est source de domination, Baillargeon, par des textes éditoriaux, remplit la même mission en partant de positions anarchistes. Ses analyses des médias (« La boîte à crétiniser », « L'appel aux armes ») frappent justes. Les médias laissent passer ou banalisent certains sujets, comme la vente d'armes par le Canada, les colusions entre acteurs politiques et économiques dans la mise à sac des budgets des services sociaux, l'invasion de l'entreprise privée et des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) en éducation, etc. Baillargeon a l'intelligence d'en parler et de porter le jugement que les médias, par soucis d'« objectivité », se gardent de faire. Soucieux de ne pas laisser le lecteur qu'avec une critique, Baillargeon expose le modèle d'auto-gestion Écopar, élaboré dans les années quatre-vingt-dix par Michael Albert et Robin Hahnel ainsi qu'une introduction à l'anarchie. Le texte éditorial et la solution de rechange sont soutenus par la théorie.

Conscience de l'intellectuel

Le manque de conscience est le mal de l'intellectuel. Baillargeon dénoncera leur irresponsabilité, leur manque de vigilance : leur formation devrait faire en sorte qu'ils sachent où trouver l'information leur permettant de continuer le combat et d'élaborer leur science libérante, ce qui fait de lui un guerrier à la voix forte, un Stentor. Onfray nous rappelle combien la conscience de l'intellectuel peut être atrophiée par les mécanismes propres à son milieu : nominations, renvois d'ascenseurs, avantages sociaux et salaires confortables, etc. La tentation d'être un technicien du savoir est grande. Bourdieu, fils de modeste famille, formé par les institutions, maître d'institution, tenta de casser le moule par la mise en évidence de ses mécanismes. Il a su être fidèle au rôle de guerrier conféré par son titre d'intellectuel, au risque de devenir une cible.

Le danger pour Stentor demeure donc l'implosion : la pratique intellectuelle alimente la conscience, Stentor s'efforce alors d'être entendu, d'une voix rauque ou claire. Stentor sait que son art, c'est la guerre et qu'elle lui demande de crier haut et fort. L'implosion, c'est l'oubli, l'abandon, la perte du sens de la guerre.

JEAN-PHILIPPE A. BEAUDIN